

## Les dix meilleures nouvelles du concours 2007

### Bruit et silence

*Nathalie BLOT (78800 Houilles)*

Notre manège dura quelques jours. Elle n'en fut sûrement pas consciente au début. Je ne pense pas qu'elle m'ait remarqué. Je l'observais tous les matins au café de la gare. Ces mains ont attiré mon regard. Ce n'est pourtant pas ce que j'observe d'habitude chez une femme. Plutôt le volume des seins ou la courbe des hanches. Parfois les chevilles. J'aime scruter ces petits morceaux de chair car je n'ai jamais compris comment ils pouvaient soutenir le poids d'un corps, d'une jambe frémissante sur des talons instables. Je m'attendais régulièrement à une chute aussi soudaine que saugrenue. Le genre de mésaventure qui fait rire quand on n'en est pas l'acteur principal au même titre que la rencontre frappante avec un poteau passé inaperçu. Rien n'avait encore satisfait cette mauvaise curiosité. Pas même un vacillement. Je n'aurais pourtant pas manqué de secourir la dame en détresse. Il faut croire que cela n'arrive que dans les films. Dans la vraie vie on compte sur les doigts d'une main les relations qui ont commencé par un improbable coup de foudre avec un voisin de train ou un étranger rencontré au rayon célibataires d'un hypermarché. Je fais partie de ces rarissimes petits veinards. En tout cas je me plais à le croire. Pour elle l'histoire a commencé beaucoup plus tard. Quand je l'ai approchée.

Mes heures d'écriture dans la solitude ne facilitaient pas la variété des contacts humains. Depuis un mois je louais donc à Paris une petite chambre dont l'atmosphère flattait plus aisément mon inspiration que mon appartement de banlieue. Tous les jours j'avais pris l'habitude de m'arrêter dans ce café avant de prendre mon train et m'asseyais à côté de la vitre donnant sur le quai. Je pouvais ainsi observer à loisir les passagers qui faisaient les cent pas ou se tenaient contre le comptoir en zinc n'ayant plus d'âge, accrochés à une bonne tasse bien chaude. A mes yeux ils se ressemblaient tous au début. Puis je distinguais leurs vêtements, leurs coupes de cheveux, leurs attitudes. Les tempéraments se dessinaient ainsi. Il y avait l'ordonné à l'attaché caisse bien entretenu, le pressé qui se débattait encore avec sa cravate mal nouée ou un épi rebelle sur l'arrière du crâne et le lève tard mal rasé aux chaussettes dépareillées peut être enfilées dans le noir. Je les couchais tout à tour tous, matériaux précieux, dans mon carnet pour qu'ils ne s'effacent pas durant ma journée de labeur et filais au bout d'une heure. En effet quoique pratique ce microcosme humain qui s'ouvrait sur mon quai de départ me déplaisait. Trop petit. Trop bruyant. Il y avait toujours quelqu'un pour entrer ou sortir. Outre le claquement de la porte que personne ne prenait soin de retenir, il y avait le crachat vibrant du percolateur à chaque petit noir consommé. Agressé par ce tintouin j'avais alors hâte d'engloutir mon centimètre de caféine puis de jouir sur le quai en plein air du brusque apaisement sonore.

Mais un lundi de mars elle avait pris ma place. Furieux de perdre ainsi mon poste d'observation je dus pourtant lui céder par l'entremise d'un nouvel arrivage de voyageurs déboulant devant le zinc, me repoussant de l'autre côté de la petite salle. Maugréant, je me jetai sur la banquette et tâchai d'entrevoir l'usurpatrice entre les têtes tassées au comptoir qui firent peu à peu place nette et se répartirent derrière les autres petites tables. L'apparition fut. La blancheur du teint, les files roux qui couraient dans le petit carré blond à la Louise Brooks, le galbe de la gorge qui tendait le pull noir à col roulé, les longues mains. Oubliant calepin et voisins je restais bloqué en contemplation et la croquais pendant deux bonnes semaines de mon œil vert lunetté au-dessus de mon expresso.

On n'avait pas encore interdit de fumer dans les lieux publics et certains cafés ne respectaient pas vraiment le fumeur/non fumeur. Un mince rempart de plantes vertes décrépites séparait ma table de la sienne collée au vieux banc de molesquine rouge. Le tabac devait l'importuner. Elle levait alors une

fine main blanche pour protéger ses yeux ou essuyer une larme et semblait pleurer pour de vrai. Elle ne s'adossait jamais au mur jaune passé, ne croisait pas non plus les jambes et ses pieds ne restaient pas à plat sur les petits carreaux blancs et noirs. Elle soulevait légèrement ses talons ce qui lui donnait l'air de faire les pointes assise. Elle était là quand j'arrivais et quand je repartais. Elle semblait en suspens. Comme si à tout moment quelqu'un allait entrer pour l'emmener. Je fabulai. Elle espérait quelqu'un ou elle revenait obstinément sur le lieu d'une habitude amoureuse. Le café d'un temps de bonheur révolu. Mon âme d'écrivain lui inventait des raisons complexes. Je m'étonnai qu'elle ne marquât pas les nuisances sonores du lieu et qu'elle sirotât son breuvage, stoïque, levant de temps à autre son ravissant minois criblé de tâches de rousseur. Ma gêne auditive céda bien vite face à l'idée de la voir là chaque matin et j'aimais désormais ce lieu. A chaque lever j'avais hâte d'y retourner. Au diable les décibels qui agressaient mes tympanes ! Mais un matin elle manqua à l'appel et mon cœur oublia un battement.

Je tentai de me raisonner alors qu'un petit diable trépignait, de joie sur mon épaule gauche à coups de tu vois t'es pas plus doué qu'un ado à ton âge c'est pitoyable t'es bien avancé maintenant ! En effet mes amis éclataient leur crise de la quarantaine en folles soirées et draps froissés (pour ce qu'ils prétendaient en tout cas). Irrité par cette occasion manquée j'allais donner raison au petit démon quand un ange vint consoler mon épaule droite. Si celui qu'elle attendait avait daigné venir quelle importance puisque mon répertoire regorgeait de noms féminins ! Cela me calma net car la perspective d'une rencontre sur oreiller avec Angèle l'infirmière ou Pat la kiné n'était pas la pire des punitions ! Néanmoins quelque chose avait changé. Son absence m'accompagna toute la journée et me garda fébrile toute la nuit. Au petit matin je l'aimais seul dans mes draps et pouvais presque la toucher, nouer mes doigts dans ses cheveux mais il me manqua son odeur et sa voix. L'alchimie de son parfum et du goût de sa peau. La mélodie de ses mots, de ses souffles.

Le lendemain matin quand je déboulai au café je notai à peine les paires d'yeux éberlués dirigés vers moi. A mon tour j'étais entre deux. Entre l'espoir de l'attente et la crainte de la déception. Suspendu à une petite table ronde en faux marbre. Le cœur cognant à mes tempes. Elle était là. Aussi calme que d'habitude. Ses yeux divaguaient à travers la fenêtre sur les passagers entassés sur le quai. J'étais en retard. Mon train arrivait en gare. Rien en semblait expliquer son absence de la veille. Comment connaître la vie des gens que nous croisons ? D'où viennent-ils et où vont-ils ? Qui espèrent-ils ? Les quais de gare leur évoquent-ils la joie des retrouvailles ou les larmes des au revoir ? Par son absence elle avait créé plus sûrement qu'avec tout autre stratagème la nécessité animale de sa présence. J'avais pris une chaise et m'étais assis en face d'elle. Elle parut surprise comme si j'avais débouché d'un tunnel. J'ai marmonné un : le café est pour moi. Elle esquiva sa main gauche dont l'annulaire portait une trace plus blanche en l'absence d'alliance puis ses deux mains se levèrent en même temps que ses sourcils et commencèrent de décrire des gestes. Aucun son n'est sorti de sa bouche vermillon entrouverte. Devant ma stupéfaction elle attrapa un bloc notes dans son sac à main de cuir brun et griffonna un " NO WAY ". Les épaules allaient m'en tomber devant cette nouvelle difficulté mais sa main se posa sur mon poignet et elle se pencha vers moi au-dessus de son café fumant, toujours sans un son. Ca avait l'air d'une ponctuation. Un point à son interrogation. Une bouffée de vanille charma ses narines. Je baissai les yeux sur ses longs doigts blancs, les pris doucement entre le miens, plongeai dans ses yeux rougis, me laissai envelopper par son silence, découvris son regard gris pailleté d'or et lui souris. Elle ne retira pas sa main.

Le bruit du café n'existait plus. Pas plus que les appels de gare. Je levai la main pour appeler le serveur et payer son café. Elle pointa son passeport américain, ses billets de train et d'avion. Mon calepin inscrivit " Paul Venture, FRANCE " son bloc note " Rachel Hush, USA ". Les pages étaient noircies de dessins au crayon noir. Les passagers. Et moi. Je voulus lui demander si elle était dessinatrice ou peintre et si un homme lui avait mené la vie dure ces derniers jours mais je craignais qu'elle trouvât le dialogue par papiers interposés fastidieux et n'avais pas les moyens de cette indiscretion. Déjà pas doué en anglais, j'étais carrément ignare de sa langue et tentais de comprendre autant que possible le balai des mains qui reprenait devant mes yeux. Inquiet de la difficulté technique

qui s'immisçait entre nous je ne lâchais pourtant plus Rachel des yeux de peur de la voir s'envoler à nouveau. Comme des serpents nos deux peaux s'adaptaient déjà à la chaleur de l'autre et je rêvais de m'entortiller autour d'elle mais ne voulais pas lui faire l'affront d'une chambre d'hôtel de gare. Un mois de SMS, de mail suivit avant que je la rejoigne chez elle à ce que je nomme pour moi "sourd city" à Washington, USA. Près de Gallaudet, l'unique université pour sourds au monde, elle enseigne en langue des signes au centre Laurent Clerc. En France je n'avais jamais prêté attention aux personnes sourdes. L'absence de son, le silence prolongé m'ont toujours autant oppressé que l'idée d'être cloîtré dans un espace clos. Tout un monde m'a été révélé. Rachel a des amis sourds et entendants qu'elle m'a présentés lors de leur fête mensuelle, gros Happy Hour, qui s'étire jusqu'à 4 heures du matin. Toutes ces mains qui tournaient ensemble ou à tour de rôle. Mes yeux ne savaient plus où donner de la tête ! Toutefois nos corps n'ont pas eu besoin de se parler. Depuis j'ai l'impression de n'avoir connu qu'elle. Oubliés les corps des Pat et des Angèle. Je dors près de celui de Rachel, mon ange. Elle promène ses doigts silencieux sur ma peau brune depuis deux ans.

A mes précédentes aventures je n'ai jamais dit je t'aime. Petits mots creux à mon oreille et trop souvent galvaudés. Maintenant tout mon être frissonne quand elle pointe son index droit vers sa poitrine puis croise ses poignets sur son cœur, enfin dirige son index vers moi. Elle m'a appris la réponse française : doigts tendus serrés l'un contre l'autre, paume à plat contre ma poitrine. La main remonte le long du cœur puis pivote paume en l'air pour se diriger vers elle. Je reste conscient que nous sommes chacun de deux mondes, langues et cultures évoluant encore en parallèle. De parents en grands-parents elle est un fruit du silence. Je suis du bruit. Nous nous rejoignons maintenant dans son ventre qui s'arrondit chaque mois un peu plus.